

# La Borde un lieu psychiatrique pas comme les autres

La Borde, c'est un lieu psychiatrique, là-bas, dans le Loir-et-Cher. C'est aussi un piège à mythologies. Deux ouvrages viennent de lui être consacrés : le numéro 21 de « Recherches » — Histoire de La Borde — et La Borde ou le droit à la folie, de J.-C. Pollack et D. Sabourin.

Nous avons rencontré, tout à tour, J. Oury (1), l'un des fondateurs, F. Guattari et J.-C. Pollack. Nous avons

Propos recueillis  
par Christian Descamps  
et Roger Gentis

Roger Gentis. — *La Borde existe depuis vingt-trois ans, pourquoi a-t-il fallu attendre ce temps pour avoir des livres sur un phénomène aussi important ?*

Jean Oury. — Ça ne va pas de soi qu'un travail concret de médecine, de psychiatrie, qu'un travail collectif qui n'est pas une simple application d'une quelconque théorie, mais un coltinage quotidien avec les milliers d'aspects, de facteurs posés par la psychose et ce qui l'entoure, se mette à distiller des livres. Surtout que la majorité des gens qui travaillent vraiment à La Borde sont loin d'être des intellectuels.

Christian Descamps. — *Quand même, dans les mythes fondateurs, le surréalisme, la politique ont joué un grand rôle.*

R. G. — *On y parlait de Ponge, de Sartre, etc.*

J. O. — La Borde, ça date de 1953. Avant, depuis 1949, j'étais dans une autre clinique, à Saumery. Et avant Saumery, depuis 1947, j'étais à Saint-Alban. Le plus important est certainement la rencontre avec François Tosquelles à Saint-Alban.

Déjà, à Saumery, je m'étais entouré d'un certain nombre de personnes : des camarades, d'origine ouvrière, ayant participé aux Auberges de Jeunesse, sans aucune formation ni psychiatrique, ni psychologique. Saumery représente une sorte de période d'initiation concrète aux problèmes techniques et médicaux posés par la psychopathologie, mais également une initiation à une vie collective avec tous ses avatars.

Nous étions arrivés ainsi à constituer un groupe, une sorte de « camp de base », quand les événements ont voulu que nous quittions Saumery pour créer La Borde. Cette équipe de base, non « intellectuelle », s'est dispersée longtemps après. Mais j'ai toujours constaté que c'était à partir d'une telle formation qu'on pouvait travailler sérieusement. Je me souviens d'une conversation aiguë avec

parlé pendant des heures, passionnantes. Impossible de rélérer ici, ce « lieu-dit », cet espace traversé depuis 1953 de tout ce qui a compté, aussi bien dans la psychothérapie institutionnelle que dans les mouvances politiques les plus radicales. Ces entretiens ne se veulent qu'incitations à lire ces ouvrages, car La Borde existe : au présent.

Fanon qui soutenait qu'il fallait que les infirmiers aient le niveau de la licence. Ça m'avait foutu en rogne. En effet, les gens qui viennent tout imprégnés de diplômes ou de formation scolaire, il faut les décaper, les civiliser, leur apprendre à dire « bonjour ». C'est souvent une tâche impossible. C'est important de se dire : « bonjour, comment ça va ». D'autant plus quand on croise un schizo-phrène ou un paranoïaque.

C. D. — *Godard vient de tourner : « Comment ça va ? »*

J. O. — Le mythe de La Borde n'est pas venu des gens qui y travaillaient vraiment, mais de ceux qui passaient, pour voir les « fous » à la bonne saison ou pendant les vacances d'hiver. N'a-t-on pas dit, il y a une quinzaine d'années, que La Borde devenait le « St-Trop de la Sologne ! »

C. D. — *Quand même, vous aviez le projet d'une psychiatrie différente, d'autres relations à la maladie mentale, à la hiérarchie, etc.*

## Un projet anti-technocratique

J. O. — Le projet de la « Constitution de l'An I » (2), je l'ai écrit avec Félix Guattari, quelques jours avant l'ouverture de La Borde. C'était un projet anti-technocratique. Il s'opposait aux conceptions d'un certain sous-groupe et d'un ingénieur conseil. Mais l'esprit de cette « constitution » venait essentiellement de l'expérience de Saint-Alban et de la critique que nous avons pu faire d'un certain mode d'organisation traditionnelle d'un collectif.

C. D. — *Saint-Alban, Tosquelles, l'Espagne ?*

J. O. — Non, la Catalogne. Dès avant 1956, près de Taragone, Tosquelles faisait partie d'une équipe qui avait repensé l'organisation de l'Hôpital et poursuivait une critique permanente de tous les courants de la psychiatrie, de la psychanalyse et de la phénoménologie. A Saint-Alban, la « Société du Gévaudan » a poursuivi cette élaboration. Lacan

avait déjà une place très importante dans cette articulation. Sa thèse de 32, surtout ! A cette époque, quand on arrivait à Saint-Alban, il était important de lire la thèse de Lacan... Mais Saint-Alban avait été aussi un lieu de la résistance. Les malades participaient au ravitaillement ; c'était de la psychothérapie de groupe concrète ! En France, 40 000 malades mentaux sont morts de faim, pendant la guerre. Aucun à Saint-Alban. En 1947, quand j'y suis arrivé, il n'y avait plus de cellules, de quartiers d'agités. Tout ce travail avait été mené par Balvet, Chaurand, Bonnafé, Tosquelles... Tosquelles amenait son énorme expérience de la psychiatrie catalane et des quatre années de guerre d'Espagne. Venaient s'y greffer d'autres systèmes tels que Moreno, Bion, Herman, Simon, etc. ainsi qu'un courant de recherches biologiques important. Bardach mettait au point son « sérum » à partir d'extraits placentaires. J'ai participé moi-même à ces recherches. Nous injections du broyat de placenta à des vaches d'une ferme voisine. Nous avons doublé la production de lait ! Ce qui n'empêchait pas de réfléchir sur la structure de l'hôpital, de traiter celui-ci comme un organisme malade, appliquant là certaines conceptions simoniennes.

R. G. — *Il faudrait insister sur un aspect important de ce qui se faisait à Saint-Alban : le travail sur le secteur. Tosquelles fut l'un des premiers à donner des consultations à l'extérieur ; il connaissait les assistantes sociales, les généralistes, etc.*

J. O. — En 47, en effet, nous allions au domicile des malades, dans les prisons... Le Club Thérapeutique était fondé, prenant en charge toutes les activités, avec une organisation économique tendant à l'autogestion. D'autre part, nous faisons des cours aux infirmiers, transformant progressivement leur rôle de gardien en participants d'une psychothérapie concrète.

R. G. — *Au plan national, les premiers textes qui traitent de la question datent de 55...*

J. O. — Quand je suis arrivé à Saint-Alban, je lisais Ponge, Sartre, Merleau-Ponty, Ajuriaguerra, Freud... Avec la ligne Jdanov, la psychanalyse a été condamnée par Moscou. Dans le cadre du Club nous avons créé un petit journal intérieur : « Le Chemin ». On s'était servi d'une petite presse Freinet pour l'imprimer. On y parlait de questions diverses. Je me souviens avoir écrit une page sur Deligny. Saint-Alban, c'est l'approche polydimensionnelle de la folie : l'abord biologique n'excluait

pas, bien au contraire, la danse, le mime, la musique, le cinéma, le théâtre. On utilisait les techniques des C.E.M.E.A., du T.E.C., etc. Saumery, puis La Borde participent de cette même effervescence.

C. D. — *Mais le coup de force de 53, la décision de fonder La Borde ?*

J. O. — Il n'y a pas eu de « coup de force » ! Ça s'est fait comme ça, sans trop réfléchir. Il n'y avait pas d'hôpital psychiatrique dans le Loir-et-Cher. J'avais fait passer la capacité de Saumery de 12 à 40 lits. A La Borde on a essayé de mettre en place une structure plus originale.

C. D. — *Comment envisagez-vous les problèmes institutionnels ?*

## Nécessité d'une gestion collective

J. O. — D'emblée, s'est imposée la nécessité d'une gestion collective, avec ce paradoxe que nous étions une clinique privée. C'était en 1953, l'année de la mort de Staline ! C'était de bon augure ! On a écrit une constitution : sorte de provocation par rapport à une organisation « rentable ». On a mis en place le trépid des commissions : économiques-médicales-animations.

C. D. — *« Recherches » décrit l'adoption de la grille (la rotation des tâches) comme un tournant fondamental.*

J. O. — C'est bien plus complexe. En 53-54, il y avait des problèmes urgents d'organisation. Certains m'accusaient de « délire institutionnel ». Mais la grille, ça a toujours existé ; les ateliers aussi. Il y a à La Borde des gens qui sont là depuis dix ans, vingt ans, embauchés comme femmes de service, et qui par les roulements et le partage des responsabilités se sont mis à faire autre chose. Ça, c'est plus important que les divagations des pseudo-intellectuels qui, eux, n'ont jamais touché à un balai ! Prendre des gens du personnel en analyse, ça c'est fondamental. Mais tout ceci exige une théorisation permanente. Le travail de Lacan nous a beaucoup aidés par sa rigueur et son exigence critique. L'analyse du milieu institutionnel m'importe beaucoup... Il m'a toujours paru scandaleux de traiter des psychotiques comme des névrosés. On essaie de mettre en place un réseau fin, qui réclame de la présence, de la vigilance. Mais souvent des zozos, sous prétexte d'anti-psychiatrie, foutent tout ça en l'air !

C. D. — *On a lu sur les murs de*

La Borde : « Branlez-vous, à bas les médicaments ! »

J. O. — Ça, c'est du reichisme primitif, dangereux ! Si j'ai toujours pensé que la folie donnait des occasions de créativité, je n'ai jamais dit qu'il suffisait d'être fou pour être génial.

C. D. — *Toi, Gentis, qui connais bien l'hôpital classique : quelle différence avec La Borde ?*

R. G. — *Il n'y a pas de comparaison. A La Borde, on peut y soigner des psychotiques, ce qui est pratiquement impossible dans un hôpital public.*

J. O. — Peut-être, mais on est sans arrêt agressé par la croyance en la

## Pourquoi écrire aujourd'hui sur La Borde ?

Christian Descamps. — *Pourquoi écrire aujourd'hui sur La Borde ?*

Jean-Claude Pollack. — Quand je suis arrivé ici, on était dans l'ineffable ; puis il y a eu la « Revue de psychothérapie institutionnelle », puis « Recherches ».

C. D. — *Chaque arrivant vient avec ses questions : « Quid des médicaments, des électrochocs, de la Loi, du sexe »... Tu ne réponds pas naïvement, tu tournes autour de ces questions, tu les déplaces.*

J.-C. P. — En répondant à la commande de Blandine Barret-Kriegel, nous avons cherché un style, une façon de présenter La Borde qui ne serait pas à la façon d'un manuel. On a pris des thèmes sensibles : l'argent, l'insuline, la parole... Ensuite nous avons tenté de souligner la spécificité de La Borde, le roulement des tâches, la grille, l'essai de parité avec les pensionnaires. Tout ceci s'inscrit dans un projet de gestion collective incluant soignants et soignés. La difficulté par rapport à la parité vient du fait que c'est plus le projet des soignants que de soignés. En outre, même à La Borde, seule une minorité s'intéresse à cette politique. Danielle Sabourin montre bien l'ambivalence de ceux qui, tout en refusant les chefs, la discipline ou la hiérarchie, revendiquent en même temps des décisions d'en haut, la « répression ».

C. D. — *Le socialisme est impossible dans une seule clinique !*

J.-C. P. — Depuis 1968, s'est aiguisée l'exigence d'une coopération dans l'institution. Les gens doivent être polyvalents, très présents, « militants » en somme. Sous l'influence de l'anti-psychiatrie sont nées des unités thérapeutiques de base, des processus de décentralisation topographique. Après « l'anti-Œdipe » (3), il y a eu des clivages, des fuites, des navigations à vue... Quand je suis arrivé à La Borde on n'avait pas le droit à la parole si l'on n'avait pas éprouvé Lacan ; aujourd'hui, il est possible d'essayer de s'inscrire ailleurs que dans le duo Oury-Guattari.

C. D. — *D'ailleurs votre livre, avec son usage de la littérature, c'est plus un kaléidoscope qu'une troisième voie.*

spontanéité, par tous ces « barbares », réactionnaires sans le savoir, qui disent : « les malades ne sont pas malades » ; « laissez-les aller jusqu'à la métanoïa, jusqu'au voyage », etc. Ceci peut aboutir à la transformation d'un lieu thérapeutique en une garderie, de style XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce processus, c'est celui de l'asilation ; il faudrait que « l'intelligensia » s'en rende compte. Il est nécessaire de garder une structure symbolique, sans cela on tombe dans une régression totale, massive, qui confond tout... □

J.-C. P. — Une troisième voie s'inscrirait fatalement dans le processus œdipien, qu'elle s'affirme ou qu'elle échoue. Pendant dix ans La Borde a vécu sur une problématique œdipienne, avec la question du transfert, avec les problèmes de l'identification. On abordait la folie des soignants à travers « l'aliénation », la castration... Soigner, cela revenait à rechercher la « maîtrise » des fantasmes, à détecter leur prolifération dans les groupes et la collectivité ; on cherchait des « clés » pour entendre quelque chose du côté de la psychose.

C. D. — *Cette tentative suppose de « bonnes » interprétations, cela ne s'oppose-t-il pas aux interprétations multiples ?*

J.-C. P. — Devant une tentative de suicide par exemple, on tentait d'établir des processus de causalité, des chaînes de signification. Je schématisais, mais on privilégiait l'interprétation, la structure, les constellations. D'ailleurs cette attitude-là finissait par être « vraie ». Un collectif qui fonctionne de cette façon installe des formations matérielles qui correspondent effectivement à cette interprétation et où les gens se repèrent. C'est comme un procès d'induction, une greffe de structure. Après « l'Anti-Œdipe », nombre de gens se sont mis à penser des discontinuités, à sortir des situations filiales, à imaginer que les psychotiques puissent être indépendants des situations névrotiques, des jalousies, des problèmes familiaux, des « soignants ». La question devenait : est-il possible de nous « psychotiser » un peu ? de nous déprendre des rituels, de notre vie quotidienne, d'aller par-delà le signifiant vers les sémiologies gestuelles, vers l'espace, etc. ? On a vu apparaître une éthique du célibat, au sens de la machine célibataire, de nouvelles disponibilités sexuelles, de paroles, d'action.

C. D. — *Pourquoi ces lignes de fuite n'apparaissent-elles pas aussi clairement dans votre livre ?*

J.-C. P. — 68, « l'Anti-Œdipe », ce fut notre droit à la folie, notre droit d'abandonner le « bien dans sa peau » des psychanalystes. Des tas de gens se sont mis à faire des choses bizarres, on a vu « un retour du refoulé »,

maintenu précédemment dans la quadrature œdipienne. Mais il faut éviter la personnalisation. A l'école freudienne de Paris, Oury est souvent perçu comme un franc-tireur, un dangereux hétérodoxe ! Alors que son séminaire à La Borde est probablement l'exégèse la plus suivie, la plus « pédagogique » de l'œuvre de Lacan. Des points de vue différents, par exemple entre Danielle Sabourin et moi dépendent souvent du moment d'entrée dans cette « chose » mouvante. En 1972, à l'arrivée de Danielle, la bipolarité œdipienne de l'institution en avait déjà pris un coup. Ça bouillonnait un peu, peut-être commençait-on de se méfier des « structures » pour s'intéresser un peu aux « machines »...

C. D. — *Dans la discussion de « Recherches », vous dites que ce numéro marque des ruptures, et que marquer des ruptures c'est rater l'infra-histoire, la longue durée...*

Félix Guattari. — Je suis tout à fait pour les ruptures. Mais les vraies ruptures sont plutôt rares. On a trop tendance, je crois, à voir des « étapes », des progrès un peu partout, on reste trop marqué par une pensée mécaniquement généticienne. Il me semble qu'il y a plutôt ici ce que, dans mon vocabulaire, j'appelle une circulation de « machines abstraites ». D'emblée, certaines d'entre elles prennent leur pleine expansion, d'autres stagnent, disparaissent, réapparaissent ; certaines cohabitent. Grossièrement, j'en dégageais cinq :

1. D'abord celle qui préside à la constitution d'une petite unité communautaire, centrée sur une communication fusionnelle, avec l'autre, avec le psychotique, en particulier. Cela implique un style intensif, c'est celui du tout début de la clinique.

2. A côté, sur une strate : le style militant, Auberge de jeunesse, avec sa formule d'animation, de roulement. Celle-là met l'accent sur un « Eros de groupe », sur la « parole vide ». C'est une prise en charge activiste ; une intensité qui produit des films, des activités, etc.

3. Une autre formule prendra en charge la gestion de tous les espaces, de tous les lieux, c'est une tentative auto-gestionnaire encore très à l'ordre actuellement.

4. Une autre encore, c'est la prise en charge psychothérapeutique. Ce fut une révolution que le personnel parvienne à gérer non seulement les « relations », mais également l'économie inconsciente du groupe.

5. Une dernière machine enfin ; c'est la politique communautaire de groupe, tendant à remanier les rapports de pouvoir existant entre l'encadrement psychiatrique et les « soignés » (groupes de parole et de gestion de la vie quotidienne, de l'économie, du travail...).

Je préfère, même si cela a un côté un peu essentialiste, parler de *propulsions* que d'*étapes*. Il n'y a pas maturation de ces diverses composantes ; elles sont entrelacées ; des gens peuvent se réclamer de l'une ou de l'autre, c'est une question d'accentuation. Les glissements ne mettent pas en jeu des personnes, c'est à l'intérieur même des individus que se manifestent des tendances. Une périodisation historique ne correspondant donc pas nécessairement à mon avis à la dynamique libidinale du

système.

C. D. — *Mais n'y a-t-il jamais eu de « ou bien... ou bien » ? « Recherches » donne la « grille » comme un bouleversement.*

F. G. — Oui, mais de façon peut-être un peu trop brutale. Ce n'est pas parce qu'on s'est mis à cultiver certains groupes comme des plantes de serre qu'on a écrasé ce qui existait avant. La Borde, c'est un entrecroisement, mais cela étant, le monde de la psychiatrie étant fait d'un tas de petites féodalités, hors du temps, La Borde n'est pas complètement imperméable, loin de là, à ce phénomène !

C. D. — *Sans parler de ruptures, de coupures, en se passant de toutes ces notions épistémologiques, il y a quand même eu vos prises de position à l'égard de la psychanalyse.*

F. G. — Ça germait depuis longtemps. C'est en faisant des psychothérapies de psychotiques que tout s'est déclenché. Le transfert psychotique conduit, en effet, quelquefois, à des désastres. Il en va de même de l'interprétation. Le psychanalyste ne fait pas le poids avec ses problèmes d'argent, de neutralité...

La neutralité, qu'est-ce que tu en fais quand tu reçois une lampe sur la gueule ? Toute la déontologie est foutue par terre ! La psychothérapie des schizophrènes s'oppose en fait à tous les sacro-saints principes de la psychanalyse ; la remise en question de la pratique du freudisme a donc été pour moi antérieure aux remises en question théorique.

C. D. — *« Recherches » insiste sur le « balai thérapeutique ».*

F. G. — Question qui mènerait loin. Qu'est-ce qui soigne ? Qu'est-ce qui est efficace ? L'interprétation ? Le contrôle ? Cette question est à situer au niveau de l'angoisse du « soignant », en symétrie avec celle du « soigné ». Elle instaure généralement — sur le fond — une conception de l'inconscient qui le réduit à n'être qu'un fait de langage. Tout est censé dépendre d'une réponse signifiante. Trouvez le chaînon inconscient et l'intendance suivra ! Cela entraîne une certaine conception réifiante de la nosographie. On perd de vue que l'on ne peut pas séparer un individu de ses différentes composantes sémiotiques, qu'on n'a jamais à faire à des instances psychiques universelles, mais à des regroupements situationnels, on responsabilise le soin et on culpabilise le trouble. Pour en revenir à La Borde, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un qui soit venu y travailler ne s'y soit transformé, ne s'y soit trouvé dépaycé, déterritorialisé. Les références habituelles au couple, à la responsabilité individuelle, au vol sont complètement différentes. Cela tient je crois, à ce que, dans une certaine mesure, en a un peu modifié les données d'accueil habituelles du Surmoi dans ce domaine. Les sémiotiques compulsives — ce qui crée les inhibitions, les névroses professionnelles — ont été modifiées... □

1. Jean Oury est l'auteur de *Psychiatrie et Psychothérapie institutionnelles* (Payot éd.).

2. in « Recherches ».

3. Il s'agit de l'ouvrage de Deleuze et Guattari. Voir la « Q. L. » n° 140.